

“À l’ombre de Cerlogne” - 25 mars 2010

# Le lexique des sensations et des perceptions dans le parler francoprovençal de Verrayes

Chiara Marquis

Dans le travail de recherche fait en conclusion de mon parcours d’études en anthropologie, j’ai abordé le thème des perceptions et des sensations humaines d’un point de vue ethnolinguistique, en analysant le patois de Verrayes. À partir des nombreux dialogues réalisés avec les habitants du village, j’ai récolté un groupe de mots et d’expressions concernant la sensorialité que j’ai subdivisé et classifié dans un deuxième temps à l’intérieur de différents champs sémantiques, à savoir les couleurs, la cuisine et la préparation des repas, les légumes et les fruits, les fromages, le corps et les “passions animales”, les prés, les bruits violents.

Mais avant d’analyser les données obtenues dans les détails, je vais énoncer quelques concepts fondamentaux que j’ai adoptés comme présupposés de recherche et qui m’ont guidée d’abord lors du travail de terrain, et ensuite dans l’élaboration intellectuelle qui l’a suivi.

## LE CARACTÈRE SIMULTANÉ DE LA PERCEPTION HUMAINE

Le système perceptif humain est simultané, cela signifie que nos organes sensoriels n’agissent pas de façon modale ou sectorielle – les uns indépendamment des autres – mais de manière tout à fait concomitante. Donc, normalement, nous saisissons le monde avec la totalité de nos sens en même temps. La synesthésie, bien sûr, peut aboutir à une situation pathologique : dans ce cas, une interaction anormale des processus neurologiques cause une sensation supplémentaire à celle perçue normalement, concernant un autre domaine sensoriel<sup>1</sup>. Mais la forme de synesthésie qui nous intéresse davantage, c’est celle quotidienne, ordinaire et propre à chaque être humain, ce qui est le simple résultat de notre complexe système perceptif.

Une des conséquences théoriques les plus évidentes du présupposé selon lequel le système perceptif humain agit de manière simultanée est le refus de toutes les classifications hiérarchiques des “cinq sens”, comme celle qui considère que la vue est *universellement* le sens principal de l’homme, le sens qui lui donne un accès sûr et directe à la connaissance. Au contraire, les autres organes perceptifs seraient très souvent censés nous fournir de fausses informations. Cette idée est bien ancrée dans notre société : elle dérive de la pensée d’Aristote et elle a été renforcée par l’évolution de la science et l’invention de l’écriture. Les études des

anthropologues contemporains montrent que la prédominance de la vue, ainsi que la subdivision nette des cinq sens n'ont pas un caractère absolu dans toutes les sociétés humaines<sup>2</sup>. De plus, de nombreux travaux ont expliqué que même au sein de notre société il existe une évolution des jugements et des valeurs liés aux sensations, comme par exemple les réactions aux odeurs et aux parfums qui ont changé radicalement au cours du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècles<sup>3</sup>.

On peut ainsi affirmer en toute certitude que le caractère fondamental du phénomène perceptif humain est la multi sensorialité – grâce aussi à la confirmation, des plus récents résultats neuroscientifiques, apportée par les données ethnographiques les plus diverses.

## **LA PERCEPTION HUMAINE : UN PHÉNOMÈNE CULTUREL**

La littérature anthropologique contemporaine s'intéresse de plus en plus au phénomène physiologique de la perception humaine car il est considéré comme étant une partie importante du domaine culturel à l'instar des autres aspects de l'organisation sociale. Si nous affirmons que les sensations et les perceptions sont des phénomènes universels et fixes, nous sommes bien loin de la vérité : nos émotions les plus intimes ainsi que le monde perçu par nos organes sensoriels – la vue, l'ouïe, le toucher, l'odorat et le goût – sont des "faits" sociaux strictement liés à la culture à laquelle nous appartenons. Ce qui est universel et "naturel" dans l'être humain, ce sont les facultés perceptives et la façon dont notre cerveau saisit et puis met en ordre – sans arrêt – les informations qui proviennent de l'extérieur. Les anthropologues parlent de "sensorialité collective", c'est-à-dire que le fait même d'appartenir à une culture particulière contribue à orienter nos perceptions et à leur donner un sens précis. Par conséquent, entre le caractère absolu de la physiologie (qu'on réduit énormément lorsqu'on parle de "cinq sens") et la nature culturelle des sensations et des émotions il y a rien d'autre qu'un processus d'apprentissage très articulé et spontané en même temps<sup>4</sup>.

C'est dans ce cadre épistémologique qu'une recherche anthropologique concernant les perceptions, les émotions et les sentiments est légitimée. Plus précisément, ma voie d'accès à cette thématique a été le patois de Verrayes. Étant persuadée que le langage a la capacité de conserver les éléments culturels de la société qu'il véhicule, je me suis proposée de saisir les spécificités propres de la culture valdôtaine que les parlers francoprovençaux reflètent. Pour ce faire, j'ai d'abord essayé de déceler les traces de la perception multi sensorielle dans les expressions et dans le lexique patois. C'est ainsi que j'ai repéré beaucoup d'images linguistiques – notamment les synesthésies – très riches et articulées, qui pourraient témoigner d'une interaction des sens irréfutable. Et en même temps, j'ai pu m'aventurer dans une interprétation passionnante des informations culturelles que ces images contiennent.

La méthode employée durant la recherche a été très diversifiée depuis le début. En vivant dans un contexte familial patoisant, j'ai rapidement repéré un ensemble lexical riche et articulé simplement par une écoute attentive du langage qui m'entourait. Dès qu'une nouvelle expression se présentait, je commençais à poser des questions précises pour en découvrir tous les usages. Par conséquent, les témoins principaux de ma recherche ont été ma famille et mes amis les plus proches ; ce qui a rendu l'explication des signifiés et des contextes d'utilisation du lexique très spontanée de leur part. Néanmoins, j'ai toujours vérifié les données dans le *Nouveau dictionnaire de patois valdôtain* de A. CHENAL, R. VAUTHERIN, ainsi que les étymologies dans le *FEW*. De plus, quand j'en ai eu l'occasion, j'ai cherché à comparer les formes, les usages et les signifiés des données avec d'autres variétés de patois.

Les exemples les plus représentatifs de la richesse et de la complexité du lexique, liées aux perceptions et aux sensations, concernent surtout les champs sémantiques qui suivent.

## CUISINE ET PRÉPARATION DES REPAS

- *Gou/flo dou sarvadzén* : goût/odeur de la viande de gibier.
- *Gou/flo dou pâcho* : goût/odeur du pourri. On se réfère spécialement à un aliment pourri dont la consistance devient molle, comme c'est le cas des pommes trop mûres.
- *Gou/flo de la lan-a* : goût/odeur de la laine. Cette sensation est perçue lorsqu'on mange de la viande d'agneau.
- *Gou/flo dou boc* : goût/odeur du bouc.
- *Lé gout* : les épices. L'utilisation du mot gustatif indiquant les épices est singulier, dans la mesure où l'on constate que l'italien standard les indique avec les mots "odori", ou "aromi", et le français avec "aromates", qui sont spécifiques du domaine sensoriel de l'odorat.

Ces exemples montrent d'abord la réciprocité des expressions liées aux sens du goût et de l'odorat. L'explication se trouve encore un fois dans la physiologie : les deux organes sensoriels sont les plus directement connectés entre eux ; et cela se reflète bien dans le langage aussi, où les expressions olfactives et gustatives peuvent très souvent coïncider.

- *Dzévró* : givré. L'adjectif indique la consistance d'un aliment gras qui se refroidit, mais aussi l'huile qui se cristallise. *Dzévró* représente un bon exemple de synesthésie, une figure linguistique qui contient deux dimensions sensorielles différentes : le toucher et la vue.
- *Acoèis* : avec cet adjectif on exprime un refus total pour un aliment trop sucré et gélatineux, qui est difficile à avaler et qui peut même se coller au

palais ou aux doigts. Une forte odeur aussi – comme celle perçue à l’hôpital – peut provoquer une sensation de nausée analogue. Par extension, le mot se réfère aux gens pédants et ennuyeux. Je n’ai encore trouvé aucun mot similaire dans d’autres variétés francoprovençales.

- *Sepà* : souper. Le verbe indique l’action de manger ce qui est liquide, ainsi que le bruit qu’on peut faire lorsqu’on boit ou qu’on mange. La sensation auditive et la consistance liquide sont évidemment synthétisées dans un seul mot.
- *Pequèn* : piquant. Dans son sens figuré, le mot désigne la susceptibilité d’une personne qui n’arrive pas à cacher son sentiment d’offense.
- *Gou di fromiè* : goût des fourmis. J’ai trouvé cette expression en parlant avec une dame habitant la commune de Pontey, sans trouver aucune confirmation de son utilisation dans le parler de Verrayes. Il s’agit d’une sensation éprouvée quand l’aliment a une saveur insupportable. La patoisante de Pontey précise que ce sentiment n’est pas absolu, mais contingent à la situation, c’est à dire que l’aliment qui le provoque pourrait ne pas être perçu comme si répugnant dans un autre contexte.
- *Flo dou gnéntro* : odeur de l’humidité, par exemple des vêtements mouillés, ou d’un lieu fermé.
- *Flo dou remozó* : odeur d’un lieu particulièrement peu aéré ou de vêtements enfermés dans une armoire depuis longtemps.
- *Flo dou pouchi* : odeur d’un liquide avarié. (Le *pouchi* correspond aux toilettes d’autrefois.) L’exemple le plus remarquable est celui de la flaque. Cette expression est très intéressante car elle montre bien l’importance du processus d’apprentissage qui concerne la perception et son caractère culturel. D’après les interviews faites à Verrayes, j’ai appris que cette odeur n’est pas seulement évidente (surtout pour les personnes âgées), mais qu’elle est considérée comme aussi très forte et absolument répugnante. J’ai donc essayé de sentir l’eau d’une flaque, mais je n’ai rien perçu de si ignoble... Cela signifie que ceux qui éprouvent une sensation de rejet à l’idée même de sentir l’odeur d’une flaque – et qui expriment la naturalité avec laquelle elle est perçue en étant tout de même étonnés que je ne la perçoive pas – ont été habitués et ont appris à la reconnaître, ainsi qu’à la définir comme écœurante.

## **FRUITS, LÉGUMES ET FROMAGES**

Ce champ sémantique permet de déterminer l’utilisation des synesthésies plus complexes, qui mélangent les sens du goût, de la vue, du toucher accompagnés dans certains cas de l’ouïe.

- *Dzerbeus* : adjectif spécifique utilisé pour décrire la consistance fibreuse et rêche surtout typique des raves, mais aussi des carottes, des concombres, des poires et parfois des pommes de terre ou du fromage. C’est donc l’état du corps – particulièrement de sa partie interne – qui provoque une perception gustative acide ou âpre. Cela est bien exprimé par une phrase courante : *la roa dzerbeusse te groppe la lenva* (la rave *dzerbeusse* te lie la langue). Il semble que *dzerbeus* ne soit utilisé qu’à Verrayes.
- *Gropeillù* : les pommes et les poires sont souvent perçues comme ayant des *grop* – des nœuds – qui donnent un goût âpre. Ces nœuds causent aussi une difficulté de déglutition. De plus, l’idée du nœud est remarquable dans l’image linguistique *avèi lo grop a l’estomac*, (avoir le nœud à l’estomac), exprimant le sentiment d’angoisse, la mélancolie et le chagrin.
- *Apetrèis* : les fruits âpres sont parfois censés étrangler à cause de leur consistance. La même sensation est provoquée par un particulier fromage vieilli, *lo séà*.
- *Dzeubbo* : le fromage *dzeubbo* est celui dont la consistance est particulièrement dure et compacte car il a été écrémé plus que nécessaire. Le mot est expliqué par une expression très intéressante – *lo fromédzo dzeubbo i siclle can te lo meudze* – qui utilise un verbe typique de la dimension auditive (*siclle*) pour exprimer une consistance (et un goût particulier). *Dzeubbo* assume aussi un sens figuré qui décrit la satiété ou le



Région Autonome Vallée d'Aoste - Archives Assessorat Education et Culture - fonds COSSAVELLA

corps de quelqu'un qui est très tonique et musclé. Plus souvent, c'est précisément le ventre qu'on veut décrire.

## LE CORPS

- *Borenflo* : enfle. Il s'agit d'une enflure particulière causée par l'abus de médicaments. Dans un autre sens, le mot est utilisé en parlant des veaux bien gras durant leurs premiers mois de vie, lorsqu'ils ne boivent que du lait.
- *Ret/rèido* : l'adjectif raide est central dans les expressions *être ret comèn in tsarfioi* (être raide comme une cheminée) – exprimant la fierté – et *fae lo ret* (faire le raide), au sens d'être vantard.
- *Souplo* : souple. Comme en français, cet adjectif a aussi un sens figuré qui indique l'affabilité et l'ouverture d'esprit d'une personne.
- *Greuf* : très rude. Au sens figuré se réfère aux personnalités désagréables et grincheuses, ou à l'état d'âme de quelqu'un qui est fâché. Même un style oratoire brusque, direct et autoritaire peut être défini comme *greuf*.

## LES COULEURS

Le thème des couleurs est capital pour l'étude ethnolinguistique de la perception. Toutes les cultures apprennent à sélectionner certaines ondes du champ chromatique ; cela se fait avant tout à travers le langage (et donc avec la dénomination et la définition des perceptions des couleurs) qui sélectionne les parties culturellement significatives de la totalité du spectre lumineux.

Ici, il pourrait être intéressant de souligner les éléments chromatiques qui touchent à la sensorialité, aux sentiments et aux maladies.

L'association des couleurs noire et rouge aux sentiments de rage, de fureur ou de jalousie est bien répandue dans plusieurs langues, ainsi qu'en patois :

- *nèi de maleusse* (noir de rage)
- *nèi de jalouzi* (noir de jalousie)
- *vère to nèi* (voir tout noir), dans le sens de voir toutes les choses négativement
- *che fae dé-z-idé nèye* (se faire des idées noires)
- *être rodzo de radze* : (rouge de rage).

Ce qui est curieux, c'est la référence à l'idée de plénitude – de quelque chose de bien rempli – à laquelle le rouge et le noir renvoient dans les expressions suivantes :

- *rodzo de pudze* (noir de puces)
- *nèi de pioù* (noir de poux).

Il arrive souvent que le patois conserve encore la dimension tactile de la couleur renvoyée par l'étymologie latine ; ce qui a, au contraire, presque totalement disparu dans les noms des couleurs modernes, si abstraits et éloignés de la réalité tangible. Voici quelques exemples :

- *Teup* : nom qui nomme l'obscurité ou adjectif qui décrit un ciel couvert en général. En même temps, le mot indique la tonalité foncée des couleurs ; et le verbe *tepa* correspond à (couvrir, fermer). L'adjectif *teup* peut tout de même avoir un sens figuré relatif aux états d'âme de la mélancolie et de la tristesse.
- *Cllar* : (clair), qui indique la tonalité claire des couleurs ou leur luminosité, mais aussi la consistance d'un liquide. L'expression (avoir le boyau *cllar*) équivaut à la description du caractère difficile de quelqu'un qui a l'habitude de s'offenser pour rien.
- *Enfaó* : cet adjectif appartient au champ chromatique du rouge et il est utilisé uniquement pour indiquer la rougeur typique de la peau irritée, des allergies, des éruptions cutanées, des furoncles. Il peut s'agir aussi d'une rougeur due à l'abus d'alcool ou bien à une blessure ou une plaie.

Une autre réflexion intéressante que le lexique des couleurs patois permet de faire concerne les mots *foutso*, *moutso* et *neus* : ils appartiennent tous à un domaine des couleurs foncées qui maintient en soi encore la pâleur et l'opacité. Cela s'explique avec la constatation qu'en latin le mot indiquant la couleur de la pâleur *PALLIDUS* était plus proche du domaine de l'obscur que de celui du clair ; c'est seulement à une période relativement récente que cette couleur a été absorbée par le blanc dans presque toutes les langues romanes. Avec la conséquence qu'aujourd'hui, de manière tout à fait naturelle, nous associons la pâleur au blanc<sup>5</sup>.

- *Foutso* : (sombre, obscur) en se référant au temps atmosphérique ; et (pâle) en parlant de la couleur de la lune.
- *Moutso* : (terne, sombre, ennuyeux) si l'on décrit le temps. (Mélancolique, triste et confus), si on veut décrire l'attitude ou l'état d'âme négatif d'une personne.
- *Neus* : le mot inclut les concepts de noirci, sale et sombre. Dans presque toutes les variétés francoprovençales, *neus* est avant tout le terme indiquant le bleu (dans le sens de livide), et il est utilisé aussi pour décrire la "pâleur" des tissus qui ne sont plus d'un blanc limpide. De plus, si le signifiant de *neus* est le teint, cela signifie (mat). Au contraire, la particularité du patois de Verrayes, c'est l'emploi de *neus* dans tous ces sens, mis à part la définition

du bleu, pour laquelle on utilise *lo meussé*. Ce dernier mot, singulièrement, correspond au coucher du soleil. Pour l'instant, je n'ai trouvé aucun autre patois où l'on puisse retrouver un phénomène analogue.

Je regroupe maintenant les expressions plus remarquables, dans lesquelles la couleur est un indice évident de maladie ou d'un état de santé troublé.

- *La maladi nèye* : la maladie noire correspond au mildiou.
- *Lo mo blan* : le mal blanc, c'est une forte inflammation des ongles.
- *La maladi blantse* : la maladie blanche, c'est l'oïdium.
- *La dzaneusse* : la jaunisse, comme en français.
- *La coloi de la couinna* : cette image indique la couleur pâle d'un visage malade. La *couinna* semble être la diarrhée (\*COAGMEN, *FEW* 2, 815a). Le mot a un deuxième signifié : une forte tempête de neige ou de vent. À Verrayes, on a la même expression, mais le mot *couinna* est remplacé par *fouée*, qui indique seulement la diarrhée. (La tempête de neige se dit *lo queus*.)
- *Blayo* : pâle, blême.
- *Blezì* : l'adjectif est employé dans l'expression (être bleu de froid).
- *Enfaó* : on a déjà vu le lien de cette couleur "rouge" avec les irritations cutanées.



1958 - Verrayes. Des vaches au pâturage

Une dernière réflexion concernant le riche lexique des couleurs en patois est nécessaire d'après l'analyse des couleurs du pelage animal. Bien évidemment, les bovins sont les animaux dont le nombre des dénominations des couleurs patois est le plus élevé. Les patois sélectionnent les impressions chromatiques avec beaucoup de précision ; nous trouvons plusieurs expressions nommant les couleurs qui sont bien vivantes dans l'usage. De plus, les patoisants ont élaboré un lexique particulier lié à la localisation et à la distribution des couleurs sur les différentes parties du corps animal :

- *gaye/blantse é rodze* : bovin tacheté de blanc et roux ;
- *gayolèi* : le blanc et le roux sont distribués de manière très chaotique, non homogène sur le corps d'une vache dite *gayolèi* ;
- *blantse é nèye* : vache tachetée de blanc et noir ;
- *ételèi* : litt. étoilée. Cela ce dit d'une vache à tête noire avec une tache blanche entre les cornes à forme d'étoile ;
- *boussaòn* : adjectif indiquant un bovin avec la tête blanche. Dans d'autres variétés de patois, le mot se réfère à une vache avec des taches blanches qui entourent les yeux ;
- *botsardèi* : mouchetée surtout sur la tête et le nez
- *boquetèi* : variante probablement italianisée de *botsardèi* ;
- *quedjà* : adjectif qui se réfère à une vache noire et avec la queue (ainsi que la colonne vertébrale) blanche ;
- *tsatagnà* : vache dont le pelage est châtain.

Il pourrait être intéressant de remarquer le mot *gayolèi*, féminin de *gayoló*, qui est employé aussi comme adjectif indiquant les tonalités multi colores, surtout en ce qui concerne les tissus. Le patois a tout de même un autre terme ayant une fonction analogue, à savoir *flouì* (ou *floradzé*) qui signifie (fleuri). À Verrayes, le premier désigne aussi le moment où le fromage commence à murir.

Le dernier nom de couleur que je trouve très curieux en patois, c'est *falet*. Il indique une tonalité portant sur le blond-roux et sur le gris, généralement en relation au pelage animal, mais non seulement à celui bovin. On a l'impression que ce mot soit devenu courant dans l'usage commun aussi comme nom de couleur en général. De plus, *falet* est souvent employé de manière figurée comme insulte ayant les sens de sot, idiot, niais ou sournois. La constatation d'une utilisation multiple de ce mot (sans oublier le sens adjectival de *falettó*) permet de percevoir la complexité du phénomène de l'attribution des noms de couleur. Ce qui n'est pas évident dans la plupart des noms que nous utilisons dans les langues romanes, car ils sont totalement abstraits et lointains par rapport à la réalité physique et surtout des raisons culturelles qui les sous-tendent.

## LES “PASSIONS ANIMALES”

Le lien entre les animaux et les sentiments apparaît dans de nombreuses images, dont je ne signale ici que les plus représentatives. Elles ne sont pas de simples comparaisons, mais des sensations émotives ou physiques nommées directement à travers le nom d’un animal.

- *La bétche di bouigno* : il s’agit d’un insecte qui est censé entrer dans les oreilles et arriver jusqu’au cerveau en causant la folie de la personne. Cette croyance se retrouve dans de nombreux dialectes italiens, où différents insectes sont protagonistes<sup>6</sup>.
- *Le boyón* : sont les petits des serpents. Les expressions (avoir les *boyón*) et (être un *boyón*) signifient respectivement ressentir un sentiment de rage et être nerveux. Il est en outre intéressant de remarquer que les petits des serpents sont “localisés” dans le ventre. En effet, on dit aussi *avèi plen la panse de boyón* (avoir le ventre plein de *boyón*).
- *Le vers* : en disant qu’on a les vers dans la tête on veut exprimer un sentiment de fureur. Mais quand les vers sont dans le ventre, c’est un état de maladie intestinale qu’on décrit.
- *Lo petón* : la punaise. Si quelqu’un est nommé avec ce nom d’animal on veut préciser son caractère obstiné. Le mot donne probablement origine à *peutta*, au centre de l’expression *fàe la peutta a coquén*, (énervé quelqu’un). J’ai remarqué qu’à Verrayes, on utilise plutôt *fàe la fouta a coquén*, où *fouta* signifie (bile).
- *Lo pioù* : le pou. (Avoir des poux), c’est être en dette.
- *La moutse* : la mouche. Si on perçoit la mouche qui “monte dans le nez”, ça veut dire qu’on est en train de se fâcher. Une image analogue se retrouve en italien et dans plusieurs dialectes. Ce nom d’animal pourrait être à la base de nombreux mots dérivés liés à l’état d’âme.
- *La vatse* : le patois possède de nombreuses images créées autour de la vache, qui est évidemment l’animal central dans la culture traditionnelle valdôtaine. Il est intéressant de rappeler l’expression *vére la vatse enradzèi* (voir la vache enragée) qui – à travers une projection des sentiments de l’homme sur la vache – témoigne une fois de plus du rapport entre le monde animal et les passions humaines.
- *L’oca* : l’oie est au centre d’une expression assez curieuse et fortement utilisée par les patoisants. *Veé l’oca* (virer/tourner l’oie) peut indiquer la mort ou l’évanouissement. Il est possible que l’image ait été créée d’après le comportement des oies mâles après l’acte sexuel.

- *Lo séndzo* : faire le singe, c’est contrefaire les autres. Un singe d’homme, c’est un homme amusant, qui fait rire. Si le nom d’animal s’adresse à une fille, il assume un sens péjoratif : la fille est méchante. Dans de nombreux dialectes et régionalismes – comme le toscan, le milanais et en Friuli Venezia Giulia ou au Piémont – avoir le singe correspond à être ivre. En italien standard moderne, l’expression peut aussi très souvent indiquer l’effet des drogues synthétiques (on accompagne l’expression par un geste de la main sur l’épaule qui “caresse” le singe).
- *La dzeleunna* : la poule. Aller garder les poules du curé signifie mourir.
- *Cagnolà* : faire les chiots correspond au verbe vomir. Ce phénomène est très courant dans de nombreux dialectes italiens<sup>7</sup>.
- *Dzers* : sensation très forte provoquée par la vue d’un animal considéré comme répugnant (un serpent, un rat, une araignée ou un insecte par exemple). Le mot s’utilise aussi en parlant d’un aliment dégoûtant qu’on n’arrive pas à ingérer.

## CONCLUSIONS

À l’issue de cette étude lexicographique et sémantique on se rend bien compte de l’ampleur et de la complexité du sujet anthropologique des sensations et des perceptions. La thématique débouche vite – et très naturellement – vers l’analyse des émotions les plus intimes, les passions et de toutes sortes d’inclinations humaines, jusqu’à nous amener à orienter l’attention vers les maladies. Celles-ci, comme on l’a vu, sont très souvent évoquées par des expressions ou des mots proprement liés aux impressions sensorielles.

Une deuxième réflexion conclusive est en réalité une suggestion d’approfondissement théorique, motivée par un regard attentif et global à toute la terminologie trouvée lors de ma recherche (comprenant les champs sémantiques des prés et des bruits violents aussi). En analysant les contenus culturels des données linguistiques, on peut constater qu’il y a une prédominance assez nette du sens du toucher, par rapport aux autres sens. De plus, on voit que la quasi totalité des sens figurés des expressions recueillies ont une origine tactile, c’est à dire qu’elles sont créées avec l’emploi de mots appartenant au domaine sensoriel tangible. Cela montre une fois de plus le caractère relatif de l’importance donnée à la vue, et souligne les aspects culturels de la culture traditionnelle valdôtaine liés surtout à la vie agro-pastorale des patoisants.

## NOTES

<sup>1</sup> MAZZEO, 2005 et WEINING, FLEISCHAUER, BESEOGLU, 2006.

<sup>2</sup> GOODY, 2002, p. 18-19.

<sup>3</sup> CORBIN, 1986.

<sup>4</sup> MATERA, 2002, p. 10.

<sup>5</sup> KRISTOL, 1978, p. 78.

<sup>6</sup> SANGA, 1997, p. 31.

<sup>7</sup> SANGA, 1997, p. 29.

## BIBLIOGRAPHIE

FEW, WARTBURG Von W., *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, Bonn, 1929.

CHENAL A., VAUTHERIN R., *Nouveau dictionnaire de patois valdôtain*, Quart, Musumeci Editore, 1984.

CORBIN A., *Storia sociale degli odori: XVIII e XIX secolo*, Milano, Mondadori, 1986.

GOODY J., «The Anthropology of the Senses and Sensations», in *La ricerca folklorica*, n. 45, 2002.

KRISTOL A., *Color. Les langues romanes devant le phénomène de la couleur*, Francke, Berne, 1978.

MATERA V. ed., «Antropologia delle sensazioni», in *La ricerca folklorica*, n. 45, 2002.

MAZZEO M., *Storia naturale della sinestesia. Dalla questione Molyneux a Jakobson*, Macerata, Quolibet, 2005.

SANGA G., «Passioni animali e vegetali. Per un'etnolinguistica delle sensazioni», in *La ricerca folklorica* n. 35, 1997.

WERNING M., FLEISCHHAUER J., BESEOGLU H., «The cognitive accessibility of synaesthetic metaphors», in R. Sun & N. Miyake (Eds.), *Proceedings of the Twenty-Eighth Annual Conference of the Cognitive Science Society*, (p. 23, 65–70). Lawrence Erlbaum Associates, London, 2006.